

UNE EXCURSION AU PARADIS

Ma cousine et moi venons du paradis. C'est-à-dire, notre famille. Nous-mêmes sommes nés sous nos cieux mais, du côté de nos grands-parents, maternels pour elle, paternelle dans mon cas, la famille s'enracine dans les antipodes les plus résolument paradisiaques. Je veux dire lagons-alizés-palmiers-corail. Quand ma cousine m'a annoncé son intention d'aller visiter ces antipodes, où nous n'avions ni l'un ni l'autre jamais mis le pied, j'ai été pris à mon tour d'excitation, pourquoi pas moi, j'ai décidé sur-le-champ que je devais moi aussi aller les visiter. Ma cousine partait trois semaines au printemps et moi sans réfléchir davantage j'ai pris un billet pour six semaines en été.

Il faut dire qu'on nous avait parlé du berceau azuré de la famille toute notre enfance. Quand on ne jouait pas aux détectives on écoutait parler de ce berceau. Les jeux de détective s'inspiraient des aventures du Club des Cinq, du Clan des Sept, des Six Compagnons, de la Patrouille des Castors, d'Alice, de Bob Morane, personnages découverts par chacun de nous dans ses lectures et mis en commun. Le jeu consistait pour l'essentiel à tourner en rond dans sa chambre ou la mienne après en avoir fermé les volets, en promenant de droite et de gauche le faisceau d'une lampe de poche. De temps en temps et de plus en plus souvent au fil des années un adulte entrouvrait la porte pour jeter un coup d'œil inquiet dans la pièce obscure, puis partait à demi rassuré en disant à la cantonade ils cherchent encore des indices.

Lorsque ma cousine, revenue des horizons bleuâtres, m'a montré la photo, j'ai pensé tout de suite que, sans peut-être s'en rendre compte, elle cherchait à ressusciter un peu de cette ambiance Club-des-Cinq sur laquelle s'était en partie fondée notre complicité d'enfants. La photo représentait un ancien lieu de culte, c'est-à-dire un carré délimité sur trois côtés par un mur de pierres volcaniques. Les premiers habitants du paradis accomplissaient là, disait-on, des sacrifices humains ce qui montre bien que rien n'est parfait. Le lieu était situé m'expliquait ma cousine dans une sombre vallée à l'écart, parfaitement adaptée à l'activité qui s'y était pratiquée jadis, et dont la photo restituait bien l'aspect, sauf qu'un rayon de lumière oblique la traversait étrangement de haut en bas. Dans ce rayon, pas flou du tout

mais au contraire d'une netteté bizarre, artificielle, comme superposée, se détachait une petite divinité grimaçante. Une sculpture primitive, selon toute vraisemblance. Mais voilà, revenue depuis plusieurs jours de son excursion et ayant récupéré ses tirages chez le photographe (à l'époque il fallait pour voir ses photos attendre qu'elle aient été tirées), ma cousine avait été prise d'un doute, est-ce qu'il y avait bien une statue à cet endroit-là quand elle avait appuyé sur l'objectif. Elle avait montré le cliché aux gens de la famille en annonçant son intention de retourner vérifier, mais les gens de la famille étaient devenus graves. On ne plaisantait pas avec ce genre de choses. En tout cas pas au paradis. Naturellement on ne croyait pas aux esprits comme les indigènes mais ça n'était pas une raison pour jouer les malins. Supposons qu'en retournant voir elle ait un accident de voiture.

Écoutant le tremblement d'exaltation dans la voix de ma cousine je mesurais à quel degré d'empathie et d'imprégnation l'avait menée son enthousiasme pour le berceau paradisiaque de notre famille. Elle n'y croyait absolument pas ça allait sans dire, disait-elle, mais la malédiction ne me concernant sans doute pas rien ne s'opposait, puisque je serais sur place quelques semaines après, à ce que j'aie vérifié l'existence de la sculpture. J'ai ricané d'accord.

Un peu plus tard, au paradis, j'ai été frappé avant tout par la certitude qu'avaient tous ses habitants de s'y trouver. Tu es au paradis me

disaient-ils d'un ton convaincu avant de me mettre en garde contre les deux ou trois broutilles auxquelles il fallait quand même faire attention. Sur terre autant dire rien, le paradis, vous dis-je, à part les moustiques, évidemment, rien n'est parfait, et les scolopendres mais il suffisait de bien secouer sa chaussure avant de la mettre. La mer aucun problème non plus à condition bien sûr de ne pas aller plonger ses doigts entre les valves d'un bénitier comme un idiot, de ne pas toucher un oursin, et de bien regarder où on mettait les pieds pour cause de poissons venimeux camouflés en pierres. Les murènes, ça allait de soi, devaient être évitées, mais pour ce qui était des requins il ne fallait pas les prendre trop au sérieux, le tout était de ne pas baguenauder bêtement sous l'eau avec du poisson tout juste pêché à la ceinture, attiré par l'odeur du sang le requin désireux de goûter ce poisson aurait pu commettre une maladresse bien excusable. Mais en dehors de ça, l'eden. Et sans tabou. Les habitants semblaient possédés par le souci permanent de voir à cet égard la réalité sous leurs cieux se conformer le plus étroitement possible à sa réputation. Toutes les conversations étaient systématiquement entremêlées d'allusions à ce qui était censé constituer sous ces cieux l'activité principale avec la pêche, les boissons fortes et la danse. Ta cousine il ne fallait pas la prier pour danser, me disait-on avec un peu de reproche dans la voix. Mais je restais absorbé dans mes efforts pour faire en sorte que, dans la mesure du possible, rien ne m'arrive, ni pied piqué ni membre mis à mal par maladresse, entre les scolopendres, les requins, les jeunes filles, les femmes d'âge mûr les jeunes gens les hommes faits qu'avec

une inquiétude croissante on s'ingéniait à placer successivement sur mon chemin, je travaillais à me comporter comme si de rien n'était, comme si je m'étais trouvé dans un pays normal. Rouge de coups de soleil et dévoré de moustiques, je passais dans une apparente indifférence parmi les invites et les doubles sens que semblaient m'adresser non seulement les autochtones mais la nature elle-même, dont l'exubérance paraissait trop ostentatoire pour n'être qu'une question de latitude. Je me rendais tous les jours à la plage pour un bain prudent, comme sur la côte normande. J'allais admirer les curiosités locales. Unique musée dont j'étais le seul visiteur, cathédrale, lieux de culte.

Pour le musée et la cathédrale les personnes de ma famille s'étaient contentées de me regarder d'un air attristé, mais quand j'ai reparlé de la photo de ma cousine ils ont tiqué. Ç'aurait été imprudent de la part de ma cousine d'aller vérifier pour la statue mais, par transitivité, ça l'était peut-être encore plus dans mon cas. Que j'y aille à la place de ma cousine, essayant ainsi de feinter les mauvais esprits, ceux-ci risquaient de mal le prendre. Est-ce que je croyais que ces esprits étaient incapables d'identifier deux personnes de la même famille. Pour eux la famille c'était sacré, et en me voyant arriver l'air de rien, faussement innocent, faisant semblant de ne rien avoir à faire avec ma cousine, ils n'allaient vraisemblablement pas apprécier. Et les gens de ma famille avaient de nombreuses anecdotes à raconter qui montraient

ce qui arrivait quand les esprits n'appréciaient pas. Non qu'il y crussent mais on ne savait jamais.

En ce qui me concernait cependant je me sentais parfaitement tranquille. Les bénitiers, les scolopendres, les jeunes filles, c'était du concret, mais les esprits, n'étant pas né au jardin d'Éden je ne me considérais pas comme leur cible possible. Pour une fois que rien ne me visait je n'allais pas rater l'occasion d'aller visiter une curiosité ethnographique. J'y suis allé, en conduisant avec une prudence particulière quand même, ç'aurait été le comble d'avoir bel et bien un accident.

Tout s'est passé sans encombre jusqu'au moment où, à quelques kilomètres de l'endroit crucial, j'ai aperçu de loin une voiture immobilisée au bord de la route et une jeune femme pâle en robe vert amande qui me faisait signe. On venait d'entrer dans la vallée ombreuse et tout en ralentissant pour me garer le long du bas-côté je me suis demandé, avec une ironie qui n'était que partielle, si c'était le comble qui commençait à se produire. Et c'est justement l'expression qu'elle a utilisée tout de suite pour parler de ce qui venait de lui arriver, en riant avec embarras mais, je l'ai vu tout de suite, au dernier degré de l'énervement. Assise à côté de moi dans ma propre voiture (la vieille Méhari de mon oncle, qui avait assez piètre apparence), elle répétait que tomber en panne d'essence sur une route sans issue menant à un endroit réputé hanté c'était vraiment le comble. À

l'époque il n'y avait pas de téléphones portables, donc est-ce que je voulais bien la ramener au dernier village pour qu'elle puisse appeler son mari. Mais seulement après qu'on serait allés à l'ancien lieu de culte, elle insistait sur ce point, secouant la tête, et attachant le regard de ses yeux sombres sur mon visage avec une certaine fixité. Il n'était pas question que je me détourne de ma route. D'ailleurs si elle rentrait sans avoir visité le lieu elle voyait d'ici la gravité de sa belle-famille. Quelle idée aussi d'aller par cette panne leur donner raison (quand on se riait des esprits ils se moquaient de vous), à moins qu'elle ne leur donnât tort, car, si la malignité des forces obscures n'allait pas au-delà d'une panne d'essence, il n'y avait pas de quoi s'exciter.

Les yeux noirs de cette femme ne me trompaient pas. Je voyais bien la pâleur de son long visage aux lèvres finement ourlées, de sa gorge et de ses bras nus dans l'ombre verte qui glissait sur elle tandis que je conduisais avec une prudence extrême la Méhari vers le fond de la vallée. J'avais bien remarqué également qu'elle portait une robe de lin vert amande et pas une de ces étoffes synthétiques aux couleurs flashy qu'exigeaient les codes d'élégance en vigueur dans l'île. Que fait votre mari, lui ai-je demandé. Il est ingénieur agronome, a-t-elle répondu, et ce détail paraissait dans son esprit chargé de connotations particulièrement déprimantes. On est arrivés il y a quelques semaines seulement, je dois prendre mon poste au lycée à la rentrée. Puis elle s'est tue comme si ça s'était passé de commentaires.

Et moi qu'est-ce que je faisais là, eh bien j'étais venu voir le berceau de ma propre famille. Une famille qui en avait beaucoup à dire aussi sur les esprits. Nous en avons ricané de concert cette femme et moi, puis des esprits nous sommes vite passés à l'obligation du bronzage, de la pêche, de la danse, de l'exultation paradisiaque. En quelques instants il est apparu évident que nous n'étions pas tombés l'un sur l'autre dans cette vallée par hasard. Je lui ai parlé de la fois où ils avaient entrepris de me faire monter sur une planche à voile, elle m'a décrit le jour des oursins suivis d'une fête sur la plage. Si ce qui se produisait n'était pas un comble à proprement parler c'était quand même une stupéfiante coïncidence. En deux semaines et demie de séjour déjà je n'avais rencontré personne qui eût la même vision que moi du paradis, et visiblement cette femme n'avait de son côté rencontré personne dans son genre non plus. Je comprenais bien à présent son insistance pour aller voir le lieu de culte. Y renoncer, c'est-à-dire reconnaître que quelque chose risquait de nous y advenir, c'était admettre que tout le reste, oursins plaisir etcetera, pouvait aussi nous concerner, alors qu'il était si confortable de se dire que non. Elle ne le disait pas mais je savais qu'elle le pensait, tandis qu'arrêtés à nouveau au bord de la route nous conversions avec animation dans le quasi-oubli des moustiques.

J'ai tiré de mon portefeuille la photo prise par ma cousine. Cette femme est devenue sérieuse. On a examiné un moment le cliché ensemble en silence. Puis elle s'est mise à émettre des hypothèses

quant aux origines du rayon. On en a discuté un moment, dans la touffeur remplie de stridulations et traversée parfois d'un papillon aux diaprures déraisonnables. De toute façon il fallait enquêter sur place, on était d'accord là-dessus. J'ai redémarré et on est repartis en proie à l'excitation des enquêteurs.

Est-ce que les mauvais esprits, après tout, étaient la seule spécialité locale faite pour cette femme et pour moi, les seules créatures au paradis par lesquelles risquait de nous arriver quelque chose ?

Le fond de la vallée était tout proche. On s'est garés. Le jour avait commencé à baisser et le lieu paraissait spécialement austère. Bien sûr, la statue était là, je l'ai reprise en photo, au flash. Ensuite on est restés un moment à contempler l'endroit sans rien dire. Notre excitation était complètement retombée dès qu'on avait mis pied à terre. L'un de nous faisait de temps en temps quelques pas à droite ou à gauche et restait là, à soupirer en observant les pierres noires. À part une ou deux copies de sculptures primitives qu'on avait dû placer là quelques années plus tôt il n'y avait finalement pas grand-chose à voir en dehors de ces pierres et des trois murs en carré qu'elles formaient. Au bout d'un moment cette femme a murmuré on y va, j'ai hoché la tête. On s'est dirigés vers ma voiture. Au premier village elle est descendue sans rien dire.

Pierre Ahnne

